

L'Éclat subversif d'*Une vie comme les autres*

The New Yorker, Jon Michaud, 28 avril 2015

Article original :

<https://www.newyorker.com/books/page-turner/the-subversive-brilliance-of-a-little-life>

Dans les premières pages du nouveau roman d'Hanya Yanagihara, *Une vie comme les autres*, quatre jeunes hommes, tous diplômés de la même prestigieuse University of New England, débarquent à New York pour y entamer leur vie d'adultes. Tous étroitement liés les uns aux autres, ils forment une joyeuse bande hétéroclite : Willem Ragnarsson, le beau garçon, fils d'un propriétaire de ranch du Wyoming, qui travaille comme serveur mais aspire à une carrière d'acteur ; Malcom Irvine, le rejeton métisse d'une famille aisée de l'Upper East Side, qui vient tout juste de décrocher un poste d'associé dans un cabinet d'architecte européen : Jean-Baptiste (JB) Marion, fils d'immigrés Haïtiens, qui travaille Downtown comme réceptionniste pour un magazine d'art dans lequel il espère, un jour ou l'autre, être publié, et Jude St. Francis, un avocat et mathématicien, dont l'origine et l'ascendance sont en grande partie inconnues, même pour ses trois amis. Jude, nous l'apprendrons plus tard, a été abandonné, déposé dans un sac près d'une benne à ordures et élevé par des moines.

Dans les cinquante premières pages environ, alors que les personnages se rendent à des soirées, visitent des appartements, ont des rencards, potinent, et se chamaillent les uns avec les autres, il est facile pour le lecteur de penser qu'il sait à quoi il a à faire : le dernier exemple du roman choral new yorkais et étudiant, un genre dans lequel de nombreux auteurs se sont illustrés, Mary McCarthy avec *Le Groupe* ou encore Claire Messud avec *Les Enfants de l'empereur*. À un moment, une fois sa carrière d'acteur lancée, Willem se dit : « New York [...] n'avait été qu'une extension de l'université, où tout le monde les connaissait, JB et lui, de même que de son organisation, dont il lui semblait parfois qu'elle avait juste été prélevée de Boston et transposée telle quelle dans un périmètre de quelques kilomètres entre le sud de Manhattan et le proche Brooklyn. » Yanagihara relate avec brio la bataille que livrent ces jeunes qui affluent à New York chaque automne pour réussir, livrant une parodie des prétentions du monde de l'art mais aussi par exemple du restaurant dans lequel Willem travaille, dont le personnel n'est bien évidemment composé que de futurs comédiens. « New York regorgeait d'ambitieux, observe JB. L'ambition, en ces lieux, constituait même souvent l'unique dénominateur commun. L'ambition et l'athéisme. »

Alors il devient vite évident que l'auteur a en tête davantage qu'un conventionnel roman urbain de formation. D'une part, le lecteur a dans la main droite une grosse quantité de papier : plus de sept-cent pages, suggérant de plus grandes ambitions qu'un simple récit de carrières à succès. D'autre part, il y a de curieuses omissions dans le texte. Yanagihara efface de sa prose les références à des événements historiques significatifs. Les attaques du 11 septembre ne sont jamais mentionnées ouvertement, ni ne le sont le nom du Maire de New York, du Président, ou d'autre personnalités reconnaissables du monde de la culture qui aurait pu situer le roman à une date précise. L'effet produit étant au contraire de situer le roman dans un présent éternel, dans lequel les vies affectives des personnages sont mises au premier plan et le paysage politique et culturel contemporains relégué en une sorte de vague décor.

Mais l'indice le plus clair qu'*Une vie comme les autres* ne sera pas ce que l'on attend est le focus progressif fait sur le mystérieux et traumatisant passé de Jude. Au fur et à mesure que l'on avance dans le récit, le groupe s'efface pour laisser Jude au premier plan. Et avec

Jude au centre, *Une vie comme les autres*, devient un roman étonnamment subversif – un texte qui use des pièges du roman naturaliste de classe-moyenne pour livrer une réflexion troublante sur la maltraitance, la souffrance, et les difficultés à se reconstruire. Et une fois nos attentes bouleversées, Yanagihara en remet une couche, refusant de nous donner la consolation que l'on en vient à espérer quand les histoires prennent un tour aussi sombre.

Le premier réel indice de ce qui nous attend arrive à la page 67, quand Jude réveille Willem, son colocataire, en lui disant : « C'est un accident, Willem ; je suis désolé. » Le bras de Jude, qu'il a enveloppé dans une serviette, saigne abondamment. Il reste évasif quant à la cause de la blessure et insiste pour ne pas aller à l'hôpital, demandant à la place à Willem de l'emmener chez un ami commun, Andy, qui est médecin. À la fin de la visite, une fois la blessure de Jude soignée, Andy dira à Willem : « Tu sais qu'il se scarifie, n'est-ce pas ? »

La scarification devient un leitmotiv. Environ toutes les cinquante pages, il y a une scène dans laquelle Jude se mutile, se tailladant la peau avec une lame de rasoir. Tout cela est décrit de façon si crue que cela pourrait mettre certains lecteurs mal à l'aise. « Il ne lui reste plus depuis longtemps de peau vierge sur les avant-bras – aussi, dorénavant, il se scarifie par-dessus d'anciennes entailles, enfonçant la lame du rasoir dans les tissus cicatriciels épais et réticulaires : quand les nouvelles incisions guérissent, elles forment des monticules verruqueux et il éprouve à la fois du dégoût, de la consternation et de la fascination devant la gravité des déformations qu'il s'est infligées. »

La scarification est à la fois un symptôme et un moyen de protection contre les abus profonds que Jude a subi dans son enfance et son adolescence. La nature précise de cette souffrance est soigneusement disséminée par Yanagihara dans le texte par une série de flashbacks, tous chaque fois plus horrible que le précédent. C'est frère Luke qui a appris à Jude à se scarifier, le moine avec lequel il s'est enfuit du monastère. Au départ, le frère Luke semblait être le sauveur de Jude, l'éloignant d'une institution où il est régulièrement battu et agressé sexuellement. Frère Luke promet à Jude qu'ils iront vivre ensemble comme père et fils dans une maison dans les bois, mais la réalité de leurs années passées sur la route s'avère beaucoup, beaucoup plus sinistre. Un beau jour, Jude finit par être libéré de frère Luke, mais il semble être destiné à être sexuellement maltraité. « Tu es né pour cela », lui dit Frère Luke. Et, pendant longtemps, Jude le croit.

Les descriptions explicites du viol et de la souffrance physique que l'on trouve dans *Une vie comme les autres* sont rares dans la fiction littéraire en général. Dans les romans qui abordent cette question, le moment où la violence apparaît reste un point flou. Le viol dans *Lolita*, par exemple, se déroule hors champ, pour ainsi dire, ou est enveloppé de manière complexe dans la prose lyrique de Nabokov. Dans *Room* d'Emma Donoghue, l'enfant narrateur est banni dans le placard tandis que sa mère est violée par son ravisseur. Il est plus probable de trouver des descriptions soutenues et explicites de la dépravation dans la fiction de genre, où les auteurs semblent plus libres de faire fit d'une certaine bienséance. *Histoire de Lisey* de Stephen King, *Girl with the Dragon Tattoo* de Steig Larsson et même Theon Greyjoy dans *Game of Thrones* me sont venus à l'esprit en lisant *Une vie comme les autres* (bien que la torture de Theon soit plus explicite dans la série d'HBO que dans les livres de George RR Martin). Le récit du viol de Jude ne semble jamais excessif ou sensationnaliste sous la plume de Yanagihara. Il n'est pas là pour choquer ou titiller, comme c'est parfois le cas dans les polars ou les romans d'horreur. Si la souffrance de Jude est si abondamment détaillée, c'est parce qu'elle est à l'origine de son caractère.

L'un des rares romans récents qui pourrait être comparable à cet égard à *Une vie comme les autres* est *Love Me Back* de Merritt Tierce, un livre terrible sur une serveuse du Texas aux penchants autodestructeurs qui se mutile et se brûle, abuse de la drogue, et se sou-

met à des rencontres sexuelles avilissantes. Mais ce roman, d'à peine deux cents pages, n'est qu'un mince poignard en argent, comparée à la grande épée que Yanagihara manie. Et contrairement au livre de Tierce, dans lequel le lecteur a peu de répit, Yanagihara contrebalance les parties sur la souffrance de Jude avec de longs chapitres décrivant ses amitiés et sa carrière à succès d'avocat. L'une des raisons pour lesquelles le livre est si long est qu'il compte sur ces parties plus légères pour rendre supportables les plus sombres. Martin Amis a un jour demandé : « Qui d'autre que Tolstoï a fait danser le bonheur sur la page ? » Et à cette question Hanya Yanagihara a une réponse surprenante : paradoxalement, les parties les plus émouvantes d'*Une vie comme les autres* ne sont pas les plus brutales mais les plus tendres, celles où Jude reçoit la gentillesse et le soutien de ses amis.

Ce qui rend le traitement de la maltraitance et de la souffrance subversif dans le livre, c'est qu'il n'offre aucune possibilité de rédemption et de délivrance au-delà de ces moments de tendresse. Nous faisons face à un univers moral dans lequel ce genre de salut spirituel n'existe pas. Aucun des bourreaux de Jude n'est jamais qualifié de « diabolique », ni par Jude lui-même ni par personne d'autre. Tout au long de ces années de souffrance, il ne nous est dit qu'une seule fois que Jude prie « un dieu auquel il ne croit pas » (notez la minuscule « d »). Bien qu'il porte le prénom du saint patron des causes perdues – le prénom que lui ont donné les moines qui l'ont élevé – ce qui est le plus évidemment perdu ici, c'est la promesse d'une absolution spirituelle ou même d'une guérison psychologique. Dans ce monde sans Dieu, l'amitié est la seule consolation possible pour chacun d'entre nous.

Bien sûr, l'athéisme n'est pas rare dans les romans littéraires contemporains ; à quelques exceptions près, les œuvres de Marilynne Robinson par exemple, peu de livres de ce genre ont aujourd'hui une portée religieuse. Mais c'est peut-être aussi la raison pour laquelle ils mettent rarement en scène des souffrances extrêmes – parce que c'est un sujet presque impossible à aborder sans détours si vous n'offrez pas une sorte de solution spirituelle. « Dieu chuchote dans nos plaisirs... mais crie dans nos peines: c'est son mégaphone pour réveiller un monde sourd », écrivait CS Lewis dans *Le problème de la souffrance*. Dans *Une vie comme les autres* la douleur n'est pas un message de Dieu, ou un chemin vers l'élévation, et pourtant Yanagihara lui prête quand même attention.

En parallèle de ses études de droit, Jude fait un master en mathématiques appliquées. À un moment donné, il explique à ses amis qu'il est attiré par les mathématiques parce qu'ils offrent la possibilité d'un « un absolu totalement prouvable et inébranlable dans un monde construit qui ne présente que très peu d'absolus inébranlables. » Pour Jude, les mathématiques remplacent, en un sens, la religion. Plus tard, au cours de l'un de ses pires épisodes de souffrance, Jude se tourne vers un concept connu sous le nom d'axiome de l'ensemble vide, qui stipule que x est toujours égal à x .

Il présuppose que, si vous prenez un terme conceptuel nommée x , cette chose doit toujours être équivalente à elle-même, qu'elle a un caractère unique, qu'elle possède un caractère si irréductible que nous devons supposer qu'elle est absolument, immuablement équivalente à elle-même pour toujours, que son caractère élémentaire ne pourra jamais être modifié. Mais c'est impossible à prouver. « Tout le monde n'aimait pas l'axiome de l'ensemble vide [...] mais il appréciait son caractère éluif, le fait que la beauté de l'équation résistait systématiquement aux tentatives de la prouver. C'était le type d'axiome qui pouvait vous rendre fou, vous consumer, devenir facilement toute une vie. »

Le roman de Yanagihara peut aussi vous rendre fou, vous consumer et s'emparer de votre vie. Comme l'axiome de l'ensemble vide, *Une vie comme les autres* est élémentaire, irréductible – et, si sombre et troublant soit-il, la beauté s'y niche.

Jon Michaud